

Aristote, un fondateur méconnu

(1ère séance : 19 septembre 2016)

Aristote peut être appelé un « fondateur méconnu » car tout le monde connaît son nom et peut constater qu'on fait référence à lui chaque fois qu'il est question des premières fondations d'une discipline scientifique ou pratique, mais il est très rare que ces références aillent au-delà de quelques formules toutes faites, répétées sans explication de leur signification précise, de la manière dont elles ont été pensées et de l'enjeu scientifique qui en résulte. Il est vrai que les ouvrages d'Aristote qui nous sont parvenus sont d'un accès difficile, beaucoup plus que les dialogues de Platon, qui offrent plusieurs niveaux de lecture et allègent le contenu philosophique grâce à des mises en scènes très vivantes, des digressions sur des événements historiques, et des procédés didactiques comme les exemples puisés dans la vie quotidienne. Selon certains auteurs de l'Antiquité, Aristote aurait lui aussi écrit de tels dialogues, mais si c'est le cas aucun ne nous est parvenu. Dans l'ensemble du corpus que nous possédons, beaucoup de traités n'étaient pas destinés tels quels à la publication mais plutôt à un usage interne à l'école, ce qui explique le caractère très synthétique, allusif et implicite de beaucoup de passages. En outre, ils sont tous d'emblée très techniques, et même si Aristote définit toujours ses concepts et justifie ses thèses par de nombreux arguments, l'exposé est dense, sec et formulé dans un vocabulaire spécifique éloigné de celui de la vie courante.

On se trouve aussi devant le paradoxe qu'Aristote est réputé avoir été le fondateur de plusieurs méthodes scientifiques et en même temps avoir été, au début de l'époque moderne, le principal obstacle à abattre pour faire progresser les théories scientifiques. Certes, il est généralement reconnu que cet obstacle était plutôt la scolastique, héritage sclérosé d'un aristotélisme adapté au christianisme médiéval, mais même la plupart des scientifiques qui y font allusion ignorent ce qui sépare cette scolastique de la pensée originale d'Aristote. En ce qui concerne la « métaphysique », il a fallu attendre la deuxième moitié du XXe siècle pour qu'une étude décisive vienne enfin secouer toute la poussière des interprétations traditionnelles, en particulier de l'interprétation thomiste (issue de Saint Thomas d'Aquin) : en 1962, Pierre Aubenque publie *Le problème de l'être chez Aristote*, dans lequel il montre la pluralité irréductible des causes explicatives de tout ce qui existe, contre le schéma vertical d'une remontée à un principe premier unique, condition ultime de toute réalité et de tout savoir.

L'inflexion vers une interprétation « théologisante » de la pensée aristotélicienne, de même que l'appauvrissement de ses thèmes et modes de recherche avait déjà commencé dès l'Antiquité, à la fois pour des raisons communes à tout l'héritage intellectuel de l'époque classique et pour des circonstances plus défavorables à l'aristotélisme qu'aux autres courants philosophiques comme le platonisme ou le stoïcisme. Mais avant d'examiner son héritage, récapitulons le peu que nous savons sur la vie d'Aristote et les conditions dans lesquelles il a élaboré son œuvre. Nous avons malheureusement peu de sources fiables sur ces points, et lui-même n'y fait aucune allusion dans les écrits qui nous sont parvenus. On peut cependant reconstituer avec une certaine certitude les informations suivantes.

Indications biographiques

Aristote est né en 384 avant notre ère à Stagire (cité de Chalcidique, péninsule voisine de la Macédoine) ; son père était médecin, peut-être lié à la cour de Macédoine. Aristote arriva à Athènes à l'âge de dix-sept ans pour suivre les cours de Platon à l'Académie, et il y resta jusqu'à la mort de ce dernier. Durant cette vingtaine d'années, il commence déjà à développer sa propre pensée, car ces écoles n'étaient pas seulement consacrées à transmettre des connaissances mais constituaient aussi des sortes de centres de recherches où chacun pouvait collaborer à l'élaboration du savoir y compris en suivant sa direction propre. Lorsqu'en 347 le neveu de Platon,

Speusippe, prend la tête de l'Académie, Aristote part poursuivre ses recherches chez son ami et ancien condisciple Hermias, devenu « tyran » d'Atarnée (cité grecque d'Asie Mineure), puis, lorsqu'Hermias est fait assassiner par le roi Perse Artaxerxès, il se rend à Mytilène (Lesbos) où l'on sait qu'il avance particulièrement dans ses recherches biologiques. En 342, il est appelé par Philippe de Macédoine comme précepteur de son fils Alexandre, alors adolescent. Il n'a plus de relations personnelles avec Alexandre lorsque celui-ci devient roi et se lance dans les conquêtes ; indirectement, il en devient l'ennemi puisque, si l'on en croit les témoignages, le neveu d'Aristote, Callisthène, avait accompagné les armées à des fins d'observations scientifiques et avait été exécuté par Alexandre avec d'autres savants et généraux grecs qui contestaient son adoption d'un pouvoir despotique de type oriental insoutenable pour des Grecs. Revenu à Athènes en 335, Aristote se met à enseigner dans le gymnase jouxtant le temple d'Apollon Lycien, d'où le nom de son école : le Lycée, et continue à rédiger son œuvre. Après la mort d'Alexandre (323), les partisans de la Macédoine sont menacés et Aristote, accusé d'impiété pour avoir composé une ode à Hermias, doit fuir à Chalcis (où vit la famille de sa mère), où il meurt un an plus tard.

Les difficultés de la transmission

C'est à Théophraste, ancien élève et ami proche, qu'Aristote confie la direction du lycée, ainsi que ses écrits et peut-être même la tutelle de ses enfants encore mineurs. Théophraste ne prolonge ses études que d'une manière descriptive, par des recueils de connaissances biologiques (par exemple un traité sur les plantes) ou éthiques (les fameux *Caractères*, qui ont inspiré La Bruyère). Sur les questions philosophiques ardues, il se contente d'indiquer les difficultés sans proposer de nouvelles pistes, et il en ira de même, semble-t-il, chez ses successeurs. C'est ainsi que, durant les siècles suivants, l'aristotélisme restera présent parmi les écoles philosophiques, et particulièrement utilisé comme base de tous les savoirs, mais sans renouveau ni avancées brillantes comme celles de son fondateur.

Un moment important est, au 1^{er} siècle avant notre ère, la première édition complète des traités alors disponibles par l'aristotélicien Andronicos de Rhodes, qui les classe selon un ordre thématique et réunit sous un même titre des livres proches mais jusque là séparés et dont certains n'avaient probablement été écrits ni en même temps ni dans le même contexte. Il en inclut d'ailleurs plusieurs qui sont maintenant considérés comme apocryphes, c'est-à-dire comme n'étant pas d'Aristote lui-même. Par rapport au catalogue qu'il dresse de ces œuvres complètes, nous avons malheureusement perdu plusieurs titres. Un autre membre de l'école qui renouvelle l'intérêt pour les textes aristotéliciens est Alexandre d'Aphrodise (fin du 2^e siècle de notre ère), qui commente phrase par phrase les œuvres principales du philosophe, en expliquant tout ce qui n'est plus évident à son époque, avec une fidélité remarquable à la pensée originale si ce n'est un début d'inflexion vers la théorie réductionniste des principes de la réalité. Cette inflexion sera ensuite fortement augmentée par les commentateurs néoplatoniciens dont la philosophie, qui fonde tout être et toute pensée dans une origine transcendante unique, l'Un, ouvre la voie aux assimilations monothéistes. Les derniers philosophes de l'Académie d'Athènes, interdits de professer une philosophie païenne par le pouvoir chrétien byzantin, fuient à Damas où se constitue un important foyer intellectuel qui rayonnera bientôt dans les pays nouvellement musulmans. L'un d'eux, Simplicius, sauve ainsi de nombreuses œuvres présocratiques, platoniciennes et aristotéliciennes, qui seront traduites en syriaque, puis en arabe et de là en latin, rejoignant finalement la transmission « occidentale » qui se poursuivait parallèlement, d'abord en grec puis en traduction du grec au latin.

La première édition imprimée du corpus aristotélicien (en grec) est accomplie à la fin du XVe siècle par l'érudite italien Aldé Manuce, qui rassemble pour ce faire plusieurs manuscrits conservés dans les monastères et bibliothèques d'Orient comme d'Occident (les manuscrits les plus anciens encore conservés datent du IXe siècle). Elle contient à peu près les mêmes traités que l'édition qui sert actuellement de référence, due au

philologue allemand Emmanuel Bekker en 1831. Celle-ci se présente sous la forme de deux grands volumes totalisant près de 1500 pages divisées en deux colonnes et munies d'un appareil critique (c'est-à-dire la liste des variantes figurant dans certains manuscrits et non choisies par l'éditeur). Le seul changement majeur depuis lors est la découverte, à la fin du XIXe siècle, d'un papyrus contenant la *Constitution d'Athènes*, l'une des 150 constitutions de cités dont Aristote avait décrit en détails non seulement le fonctionnement des différents pouvoirs mais aussi l'évolution historique qui avait débouché sur leur état actuel.

Je vous propose de parcourir les titres conservés du corpus, en suivant la division « scolaire » établie dès l'Antiquité entre logique, sciences théoriques et savoirs pratiques, mais en précisant que la partie « logique », loin d'être seulement un « *Organon* », c'est-à-dire un instrument et une propédeutique pour les connaissances, contient déjà des thèses philosophiques essentielles sur le statut de l'être et de la pensée.

Structure de l'œuvre

Théorie du langage, de l'argumentation et de la science

Catégories : division de tout ce qui existe en dix classes d'étants (= choses qui sont, quel que soit leur type d'existence) et division des propositions en sujets et neuf sortes d'attributs

De l'interprétation : distinction entre les éléments de la proposition ; rapport entre le langage et ce qu'il exprime ; vérité des propositions

Analytiques Premiers : étude des différentes formes de syllogisme et de leur validité

Analytiques Seconds ou Postérieurs : méthodes pour la science : démonstrations et recherche des prémisses

Topiques : technique de la discussion dialectique (= sur des sujets non scientifiques) : tous les procédés pour soutenir une thèse ou la réfuter (vérifier les mots à plusieurs sens, les généralisations abusives, etc.)

Réfutations sophistiques : les réfutations non valides habituelles chez les sophistes

Les sciences théoriques

Métaphysique : propriétés générales de tous les étants ; étude des étants non physiques

Physique : théorie du changement naturel (avec certaines extensions au changement en général)

Du ciel : théorie des étants physiques éternels : les astres, la terre, la pesanteur

De la génération et la corruption : théorie des quatre éléments et de leurs transformations

Météorologiques : tentatives d'explication des phénomènes cosmiques, météorologiques et géologiques

De l'âme et Petits traités d'histoire naturelle (Parva Naturalia) : les facultés des êtres vivants (sensation, imagination, mémoire, désir, pensée,...), l'âme étant définie comme l'ensemble des facultés d'un corps

Histoire des animaux : recueil de descriptions anatomiques, physiologiques et éthologiques

Parties des animaux : les fonctions des animaux et leurs organes, suivant un principe d'adaptation globale et synergique, mais refus d'une apparition au hasard et d'une sélection (comme le proposait Empédocle).

Génération des animaux : études sur les différents types de reproduction

Marche des animaux

Mouvement des animaux : les différents modes de déplacement et le désir comme moteur interne

Les savoirs pratiques

Éthique à Nicomaque

Éthique à Eudème

Grande Morale (Magna Moralia)

Politique

Les savoirs productifs (arts ou techniques)

Rhétorique : techniques utiles pour convaincre un auditoire, car même la vérité ne convainc pas toujours sous n'importe quelle expression.

Poétique : étude de la poésie narrative, qui possède un aspect philosophique.

Nous n'examinerons pas l'ensemble de ces traités, qui ne sont pas tous consacrés à ce que nous considérons comme des thèmes philosophiques (chez Aristote, le mot *philosophia* désigne généralement tous les savoirs qui atteignent une vérité, tandis que celui qui concerne les conditions et structures les plus fondamentales de ces objets est précisé par *philosophie première*). Nous laisserons de côté les traités de syllogistique, de cosmologie et de biologie, sauf les passages qui apportent des informations importantes sur les méthodes de recherche scientifique ou sur le statut des différents domaines de la réalité. Nous nous concentrerons sur le rapport de la connaissance à ses objets et sur ce qui fait la scientificité d'un savoir ; sur l'ontologie générale décrite dans la *Métaphysique* ; sur la science des étants naturels et les conditions du devenir ; sur les réflexions éthiques et politiques, avec une brève incursion dans la rhétorique et la poétique.

Il n'y a pas chez Aristote de traité de mathématiques (quoique certaines listes anciennes lui en attribuent) : Aristote est bien au courant des mathématiques de son temps et renvoie aux spécialistes quand il aborde des domaines de pointe (par exemple à propos des orbites des astres). En revanche, il étudie dans la *Métaphysique* le type d'existence des objets mathématiques : ceux-ci n'existent ni à part du réel sensible (comme chez certains platoniciens), ni tels quels dans les corps, ni ne sont de simples constructions de notre esprit. Nous les construisons par abstraction à partir des quantités et mesures inhérentes aux corps : nous faisons abstraction de tout ce qui n'est pas ces nombres et mesures et retenons celles-ci dans un espace lui aussi abstrait, en leur donnant une exactitude qui n'existe pas telle quelle dans les corps (par exemple, il est impossible de tracer une ligne à une seule dimension, or c'est ce que suppose la géométrie et c'est ce qui lui permet d'être aussi précise dans ses démonstrations). Ainsi, les mathématiques apportent une connaissance du réel sensible puisqu'elles en étudient certaines propriétés et puisque leurs développements théoriques permettent ensuite de mieux mesurer et quantifier les phénomènes, mais leur exactitude isole et simplifie ce qui dans le sensible est irréductiblement multiple et enchevêtré.

Chapitre 1 : théorie de la connaissance

Le langage est symbolique

« Les contenus du langage parlé sont les symboles des affections dans l'âme, et les écrits sont les symboles des contenus du langage parlé. Et de même que les lettres ne sont pas les mêmes pour tous les hommes, les sons non plus ne sont pas les mêmes, mais ce dont ils sont directement les signes, ce sont les mêmes affections de l'âme pour tous, et ce dont celles-ci sont les similitudes, sont les mêmes choses réelles. » (*De l'interpr.* 1, 16a 3-8).

Les « affections de l'âme » (*pathè*), données pour les intermédiaires entre les mots et les choses, sont à la fois les significations des mots et les impressions que produisent sur notre esprit les données de l'extérieur ; elles équivalent grosso modo à ce qu'on appelait les idées à l'époque moderne. On lit dans ce passage qu'elles ne sont pas arbitraires, au contraire des signifiants, mais universelles et nécessaires, c'est-à-dire qu'il est impossible pour des humains de saisir autrement les phénomènes : c'est ce qui apparaît à nos sens et à notre intelligence qui déclenche en nous la constitution des impressions, représentations, explications, émotions, etc. que nous désignons par les mots du langage parlé ou écrit.

Mais l'apparaître correspond-il à l'être, et avons-nous accès de cette façon à ce que les étants sont vraiment en eux-mêmes ? Cet accès était refusé à l'époque par Protagoras, qui pensait que nous ne pouvons connaître des choses que ce que nous y mettons par nos propres structures (« L'homme est la mesure de toutes choses »), et

chez Platon l'être des choses était séparé des corps sensibles, sous forme d'essences ou « Idées » non engagées dans la matière et existant indépendamment de notre pensée. Nous verrons que, dans la *Métaphysique*, Aristote réfute à la fois la réduction de l'être au paraître (thèse équivalente au « *esse est percipi* » des sceptiques modernes : seul existe ce que nous sentons) et les essences séparées. Il fonde plutôt un empirisme intellectualiste : toute connaissance est d'abord issue de la sensation des phénomènes, mais ensuite l'intelligence y découvre les structures générales et permanentes qui ne sont pas directement apparentes. Il en tire un optimisme cognitif, affirmant que tous les étants sont connaissables car ils sont ou bien sensibles ou bien pensables.

La nature symbolique du langage est précisée dans le passage suivant :

« Aucun des noms n'existe par nature mais un son est un nom lorsqu'il est produit en tant que symbole, car même les sons inarticulés comme ceux des bêtes signifient (*sêmeinai*) quelque chose, mais aucun n'est un nom. » (*Id.* 2, 16a 27-29).

La distinction entre un signe (*sēma*) et un symbole (*symbolon*), qui tous les deux signifient ou indiquent (*sêmeinai*) quelque chose, est que les symboles sont établis par convention et pourraient être des expressions différentes (d'où l'immense variété des langues humaines) tandis que les cris naturels des animaux (y compris humains) ne sont pas choisis mais spontanés et les mêmes pour tous les individus d'une espèce.

Aristote distingue dans le même traité différentes classes grammaticales de mots dont deux seulement l'intéressent pour sa recherche de la correspondance entre la structure du langage et celle des étants : c'est la distinction entre noms (*onoma*) et verbes (*rhēma*). Le verbe est l'élément qui, outre sa propre signification, apporte aussi l'indication du temps. Il n'est pas limité à la forme verbale grammaticale mais s'étend à tout ce qui peut être relié au sujet par l'intermédiaire de la copule « est ». Les deux classes sont nécessaires pour constituer la proposition « sujet + prédicat » (qui peut toujours être formalisée en logique par : « S est P »), c'est-à-dire ce dont on parle et ce qu'on en dit. Il s'agit d'une structure universelle, quelle que soit la forme syntaxique qu'elle reçoit dans les différentes langues, car il est impossible (pour l'esprit humain en tout cas) de communiquer et d'acquérir des connaissances sans distinguer ce dont on parle et ce qu'on en dit. La distinction est proche de ce qu'en linguistique contemporaine on appelle le « thème » et le « rhème », sauf si l'on décrit le thème comme ce qu'on connaît déjà et le rhème comme l'information nouvelle. Dans ce cas, disent certains linguistes, le sujet peut parfois donner l'information nouvelle et donc être le rhème, par exemple : « Qui vient demain ? — Marie vient demain ». Mais, selon la conception aristotélicienne, le rhème reste toujours le prédicat car logiquement la proposition s'exprime plutôt ainsi : « la personne qui vient demain est Marie ».

Il reste à examiner si cette structure universelle et nécessaire du langage et de la pensée correspond aussi à la structure des étants. Nous allons voir que ce n'est pas tout à fait le cas.